

IUA

~

COURS DE LITTÉRATURE COMPARÉE

**LE SAVANT FOU OU
LA FABRIQUE DE L'HOMME
ARTIFICIEL**

Catherine DUMAS

cathe.dumas@wanadoo.fr



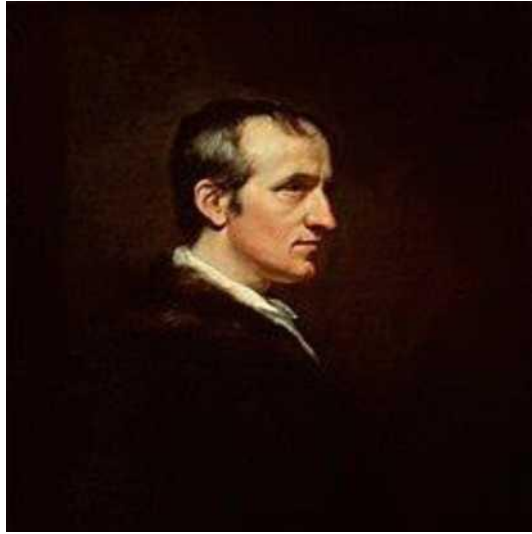
**Portrait de Mary Wollstonecraft Godwin
(qui deviendra Mary Shelley)**

MARY SHELLEY en 1831



LA FAMILLE GODWIN

WILLIAM GODWIN (1756-1836), père de Mary Shelley



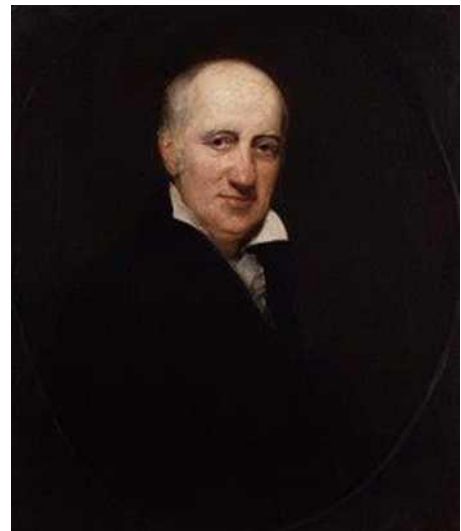
Godwin, en 1802.

Quelques titres parmi ses écrits :

1793 : *Enquête sur la justice politique et son influence sur la vertu et le bonheur en général.*

1794 : *Caleb Williams* (roman)

1798 : *Vie et mémoires de Mary Wollstonecraft Godwin, auteur de la Défense des droits de la femme, d'une Réponse à Edmund Burke.*



William GODWIN

1^{ere} femme

Mariage en mars 1797



MARY WOLLSTONECRAFT

1759 - 1797

Mère de FANNY IMLAY (fille de Gilbert Imlay) (1794-1816) et de MARY WOLLSTONECRAFT GODWIN (1797-1851) (fille de W. Godwin)



MARY

2^{eme} femme

Mariage en 1801

*MARY JANE
VIAL
CLAIRMONT*

**MARY JANE
CLAIRMONT**

1766-1841

Mère de CHARLES et de CLAIRE (JANE) CLAIRMONT (1798-1869)



**CLAIRE
puis de WILLIAM GODWIN the
Younger (1803-1832)**

LES POÈTES



PERCY BYSSHE SHELLEY
(1792-1822)

marié en 1811 à **HARRIET WESTBROOK**

puis en 1816 à **MARY WOLLSTONECRAFT GODWIN**



LORD BYRON (1788-1824)

Le « défi littéraire » de Byron

Cinq personnes étaient présentes :

Percy Shelley,

Mary Godwin,

Lord Byron,

Claire Clairmont ,

J. W. Polidori...



John William POLIDORI (1795-1821) est un médecin et écrivain italo-anglais, connu pour la nouvelle *Le Vampire (The Vampyre)*, parue en 1819 et qui aborde le thème du vampirisme

FRANKENSTEIN ou le Prométhée moderne

1^e éd.anglaise : 1818

2^e éd. anglaise : 1831

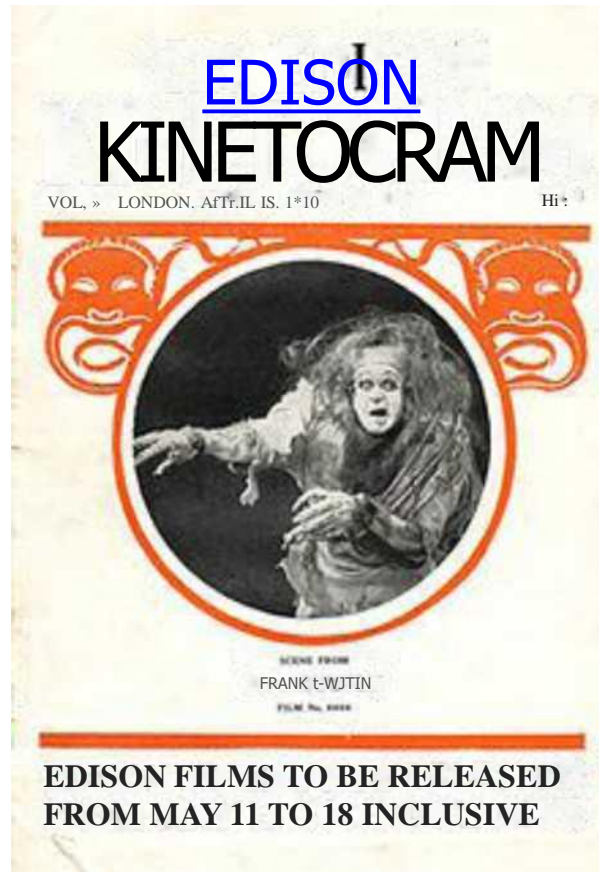
Préface de Mary Shelley, 1831 : « ... un suprême effroi résulterait de toute entreprise humaine visant à parodier le stupéfiant mécanisme du Créateur du monde_» (p. 53)



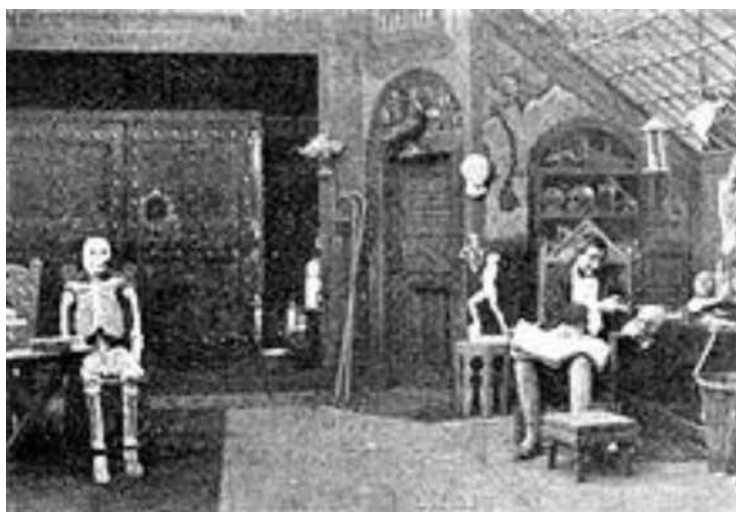
Frontispice de l'édition de 1831.

Tout a coup, à la lueur de la flamme vacillante, je vis la créature entrouvrir des yeux d'un jaune terne. [...] Je me précipitai hors du laboratoire.

Les premiers films...



Affiche du film de 1910, avec Charles Ogle dans le rôle du monstre.

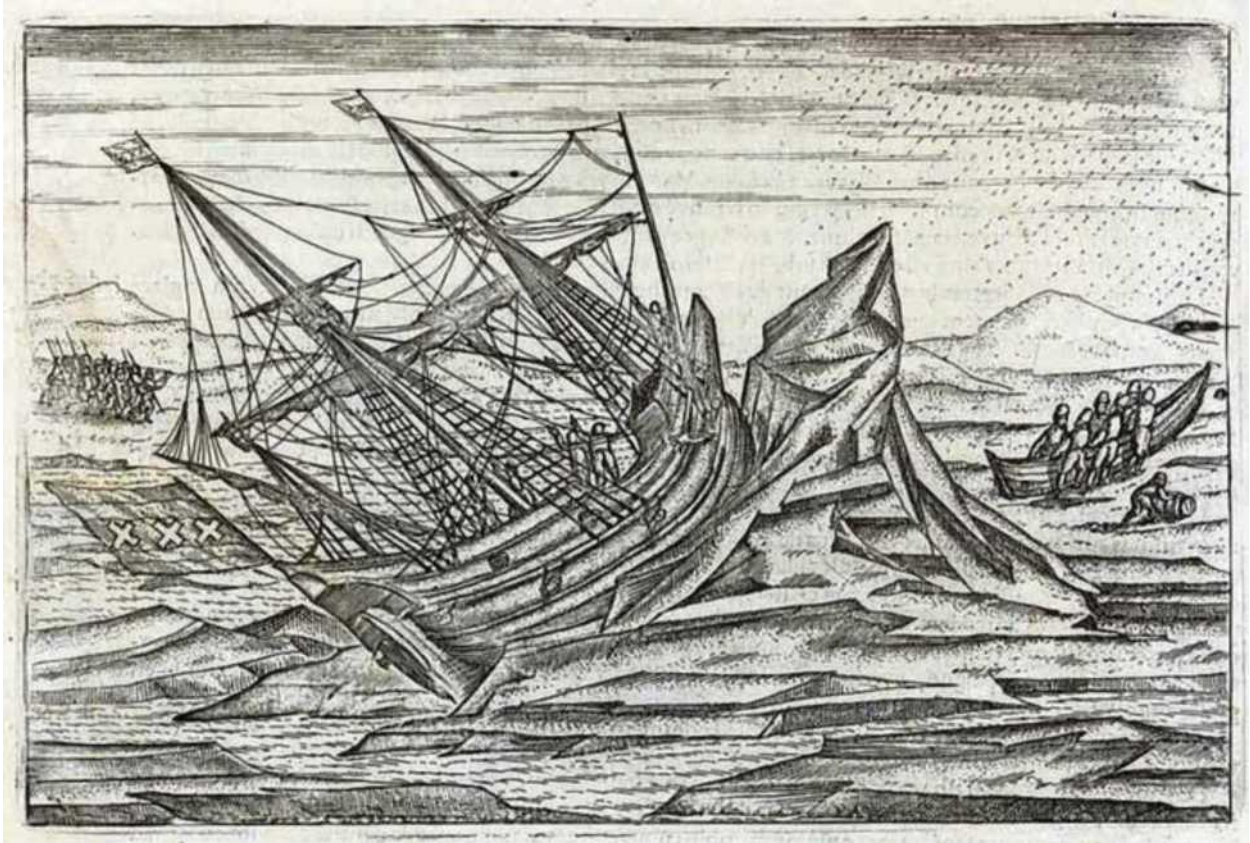


Victor dans le film *Frankenstein* de 1910.



Frankenstein dans le cimetière : film de James Whale (1931)

LE DÉBUT DU ROMAN : L'EXPLORATION DU PÔLE NORD

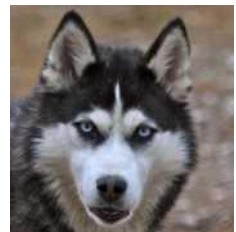


Que ne peut-on attendre d'une région où il fait éternellement jour ? Peut-être découvrirai-je la merveilleuse puissance qui attire l'aiguille des boussoles. Peut-être pourrai-je donner corps à un millier d'observations auxquelles il ne manquait que ce voyage pour que soient expliquées enfin les apparentes excentricités des planètes. Je vais assouvir mon ardente curiosité en visitant une partie du monde qui n'a jamais été explorée, et il se peut que je foule un sol sur lequel aucun être humain n'ait encore posé le pied. Telles sont les séductions que j'éprouve. (Lettre de Robert Walton, p. 64)



Nous aperçûmes, à environ un demi-mille de nous, un traîneau tiré par des chiens, qui se dirigeait vers le nord. Dans le traîneau, guidant ses chiens, était assise une créature à forme humaine, dont la taille paraissait gigantesque. Nous observâmes à la longue vue son déplacement rapide, jusqu'à ce qu'il eût disparu au loin. (Lettre de Robert Walton, p. 74)

Au-dehors, effectivement, un traîneau se trouvait là, pareil à celui que nous avions aperçu la veille. Seul, un des chiens était encore en vie. (p.75)





Jamais je ne vis créature aussi intéressante. Une lueur d'exaltation, voire de folie, apparaît par moments dans ses yeux. Mais quand on lui témoigne de la bonté, quand on lui rend le moindre service, sa physionomie s'éclaire d'une bienveillance et d'une douceur telles que je n'en ai jamais remarqué chez personne d'autre. Cependant, le plus souvent, il semble mélancolique et même désespéré. Parfois, il serre les dents, comme s'il ne pouvait supporter davantage le poids des malheurs qui l'accablent. (p. 76)

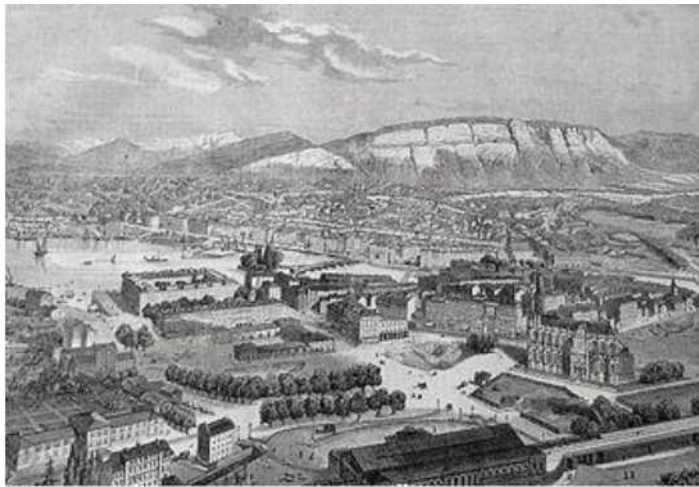
-La vie ou la mort, d'un homme, dis-je, ne constitue qu'un prix modique, lorsqu'il s'agit d'obtenir en échange la connaissance que je recherche, la maîtrise que je souhaiterais acquérir, afin de la transmettre à la postérité pour le plus grand bien du genre humain.

Tandis que je parlais, une profonde tristesse envahit ses traits. Je vis d'abord qu'il s'efforçait de maîtriser son émotion. Puis il mit ses mains devant ses yeux. [..] Je me tus. Il dit finalement d'une voix brisée :

- Pauvre homme ! Partagez-vous donc ma folie? Avez-vous aussi absorbé l'enivrant breuvage ? Ecoutez-moi, laissez-moi vous raconter mon histoire et vous rejetterez la coupe loin de vos lèvres ! (p. 79)

LE RÉCIT DE FRANKENSTEIN

Je suis genevois de naissance, et j'appartiens à l'une des familles les plus distinguées de ladite république. Durant de longues années, mes ancêtres furent conseillers ou syndics, et mon père assumait, avec honneur et considération, plusieurs fonctions officielles.



Panorama de Genève.



LA NAISSANCE DU MONSTRE.

Une sinistre nuit de novembre, je pus enfin contempler le résultat de mes longs travaux. Avec une anxiété qui confinait à l'agonie, je disposai à portée de ma main les instruments

qui allaient me permettre de transmettre une étincelle de vie à la forme inerte qui gisait a mes pieds. Il était déjà une heure du matin. La pluie tambourinait lugubrement sur les carreaux, et la bougie achevait de se consumer. Tout a coup, à la lueur de



la flamme vacillante, je vis la créature entrouvrir des yeux d'un jaune terne. Elle respira profondément, et ses membres furent agités d'un mouvement convulsif.



Comment pourrais-je dire l'émotion que j'éprouvais devant cette catastrophe ?...

“the miserable monster I had created...”

Comment pourrais-je dire l'émotion que j'éprouvais devant cette catastrophe, ou trouver les mots pour décrire l'être repoussant que j'avais créé au prix de tant de soins et de tant d'efforts ? Ses membres étaient, certes, bien proportionnés, et je m'étais efforcé de conférer à ses traits une certaine beauté. De la beauté ! Grand Dieu ! Sa peau jaunâtre dissimulait à peine le lavis de muscles et de vaisseaux sanguins. Sa chevelure était longue et soyeuse, ses dents d'une blancheur nacré, mais cela ne faisait que mieux ressortir l'horreur des yeux vitreux, dont la couleur semblait se rapprocher de celle des orbites blafardes dans lesquelles ils étaient profondément enfoncés. Cela contrastait aussi avec la peau ratatinée du visage et de la bouche rectiligne aux lèvres presque noires. (p. 118)



Je l'avais regardé quand il était encore inachevé, et déjà alors je l'avais trouvé repoussant. Mais lorsque j'avais permis à ses muscles et à ses articulations de s'animer, il était devenu une chose telle que Dante lui-même n'aurait pu la concevoir. (p. 120)

LE CAUCHEMAR...

Je me jetai tout habillé sur le lit, dans l'espoir de trouver quelques moments d'oubli. Ce fut en vain. Je dormis bien un peu, mais en proie à des rêves terrifiants.



Je voyais Elizabeth, radieuse de santé, cheminer dans les rues d'Ingolstadt. Surpris et charmé, je l'enlaçais, mais tandis que je posais mon premier baiser sur ses lèvres, elles devinrent livides comme celles d'une morte.



Ses traits semblèrent se décomposer, et j'eus l'impression de tenir dans mes bras le cadavre de ma défunte mère. Un linceul l'enveloppait et, dans les plis du drap, je voyais grouiller des vers.



LA SOLITUDE...

Pendant deux années, j'avais travaillé avec acharnement, dans le seul but d'insuffler la vie à un organisme inanimé. Je m'étais pour cela privé de repos, et j'avais sérieusement compromis ma santé. Aucune modération n'était venue tempérer mon ardeur. Et pourtant, maintenant que mon oeuvre était achevée, mon rêve se dépouillait de tout attrait, et un dégoût sans nom me soulevait le creur. (p. 118-119)

Image du film de James Whale, 1931

Les rêves dont je m'étais nourri, et dans lesquels je m'étais si longtemps complu, s'étaient transformés en un véritable enfer. La transformation s'était si rapidement opérée que mon désenchantement ne connaissait pas de bornes ! (p. 120)

Une sueur froide me mouillait le front, mes dents claquaient et des frémissements secouaient mes membres. (p. 119)

Ce fut une nuit terrible. Par moments, mon pouls battait si vite, si violemment, que je sentais battre mon creur dans chacune de mes artères. Parfois je chancelais, tant était profond mon découragement et extrême ma faiblesse. Mêlée à cette horreur, l'amertume du plus profond découragement me submergeait. (p. 120)

L'IMPOSSIBLE COMMUNICATION...



Il avait soulevé la tenture de mon lit, et ses yeux - si l'on peut leur donner ce nom - étaient fixés sur moi. Il ouvrit la bouche et laissa échapper des sons inarticulés ; une horrible grimace lui plissait les joues. Peut-être parlait-il, mais j'étais tellement terrifié que je ne l'entendais pas.



Une de ses mains était tendue vers moi, comme pour m'agripper, mais je me sauvai et descendis quatre à quatre les escaliers.





ET LA FUITE ...

Je me réfugiai dans la cour, devant ma demeure, et y passai le restant de la nuit à marcher de long en large, profondément agité, l'oreille tendue, guettant le moindre bruit comme s'il devait annoncer l'approche du cadavre démoniaque auquel j'avais si malencontreusement donné la vie.

Une aube sombre et pluvieuse vint enfin révéler à mes yeux meurtris par l'insomnie l'église d'Ingolstadt, son blanc clocher et son horloge qui indiquait six heures. Le concierge vint ouvrir la grille de la cour. Je sortis aussitôt de mon refuge et me mis à marcher à pas rapides, fuyant le monstre que je redoutais de voir apparaître à chaque coin de rue. Je n'osais pas retourner à mon appartement, me sentant au contraire comme contraint de m'en éloigner au plus vite, bien que je fusse trempé, car la pluie s'était mise à tomber à flots du ciel triste et bas.

*Pareil à quelqu'un qui, sur une route
déserte,*

Se hâte, plein de peur et d'appréhension,

*Et qui, après s'être retourné, va de l'avant,
Sans jamais plus tourner la tête ;
Parce qu'il sent qu'un affreux démon,
Tout près, derrière lui, s'avance.*



Je finis ainsi par me trouver face à l'auberge devant laquelle faisaient généralement halte les diligences et autres attelages. Sans savoir pourquoi, je m'arrêtai, regardant approcher une voiture qui descendait la rue. Lorsqu'il fut suffisamment près, je vis que c'était la diligence venant de Suisse. Elle s'immobilisa devant l'endroit où je me trouvais et, quand la portière s'ouvrit, je reconnus Henry Clerval qui, en m'apercevant, sauta vivement à terre.

→ **LE CRÉATEUR PERSÉCUTÉ**

LES PREMIÈRES VICTIMES DU MONSTRE DE FRANKENSTEIN



William est mort ! [...] Victor, on l'a assassiné !



Justine fut priée d'exposer ce qu'elle avait à dire pour sa défense.



La Créature, interprétée par Boris Karloff, rencontre son créateur, le Dr Frankenstein, interprété par Colin Clive dans le film "Frankenstein" réalisé par James Whale (1931).

Maudit, maudit créateur ! Pourquoi m'avoir donné la vie ? (p. 217)



*La rencontre du
savant et du
monstre à la mer de
glace*



Caspar David Friedrich : *Le Voyageur contemplant une mer de nuages* ou *Le Voyageur au-dessus de la mer de nuages* ou *L'homme contemplant une mer de brume (Der Wanderer uber dem Nebelmeer)* (1818).



La mer de glace

LE RÉCIT DU MONSTRE

L'évocation des De Lacey



Cet apprentis, cependant, s'adossait à un gracieux chalet, apparemment bien entretenu. (p. 181)



Dans un coin, près d'un petit feu, un vieillard était assis. (p. 183)



Tableau de C. D. Friedrich, 1814

A mesure que le soleil se remettait à chauffer et que les journées allongeaient, la neige fondit, et je revis les arbres nus et la terre noire (p. 190)



Felix



Agathe

Les manières affables et la beauté des habitants du chalet me les rendirent très chers. [...] Je m'étais aperçu que le vieillard essayait souvent de remonter le moral de ses enfants. (p. 188)



La présence de Safie avait apporté le bonheur à mes voisins.[...] Ils goûtaient la sérénité et la paix. (p. 211)

APRÈS L'EXPULSION : AMBIVALENCES, DUALITÉS...

Lorsque la nuit fut tombée, je sortis de ma retraite et me mis à errer de dans les bois. N'ayant plus à craindre d'être découvert, je donnai libre cours à mon angoisse, en poussant des **hurlements qui n'avaient rien d'humain. J'étais pareil à une bête sauvage** ayant brisé les chaînes qui la retenaient prisonnière, détruisant tout ce qui s'opposait à mon passage, fonçant sous la ramée avec la vélocité d'un cerf aux abois.



Quand je pensais à mes amis, lorsque je me remémorais la voix douce de De Lacey, les tendres regards d'Agathe et l'exquise beauté de la jeune Arabe, mes mauvaises intentions flechissaient, et je me mettais à pleurer, puisant dans mes larmes un vague soulagement.



Mais, me disant soudain qu'ils m'avaient rejeté et abandonné à mon triste sort, je sentais la colère reprendre le dessus, une colère folle. (p. 220)

Avec la nuit, un vent violent s'était levé, soufflant de la direction de la forêt. Il eut tôt fait de disperser les nuages qui traînaient dans les cieux ; c'était un souffle dévastateur, telle une puissante avalanche,



éveillant en moi une espèce de folie, balayant toute trace de raison. J'enflammai une branche sèche, et me mis à danser rageusement, autour du chalet, les yeux tournés vers l'ouest où la lune approchait de l'horizon.

Le vent fit office de soufflet, et le chalet se trouva rapidement enveloppé d'un rideau de flammes qui se collaient à lui et le léchaient de leurs langues dévastatrices et fourchues. (p. 220) Je résolus de fuir bien loin de l'endroit qui avait été le théâtre de mes malheurs.



D'UN « PÈRE » À L'AUTRE

Je pensai finalement à vous. J'avais appris par vos papiers que vous étiez mon père, mon créateur ; à qui pourrais-je, plus logiquement, m'adresser qu'à celui qui m'avait conféré la vie ?

Créateur insensible et sans coeur !

Vous m'aviez doté de sens et de passions, et

vous m'aviez lâché dans le monde, objet de

mépris et de haine pour tout le genre humain (p. 221).



LA CRÉATURE MAUDITE



GOYA

Ah ! l'affreuse nuit ! Les froides étoiles semblaient se moquer de moi, et les branches décharnées s'agitaient au-dessus de moi comme pour me narguer. De temps à autre, la douce voix d'un oiseau venait rompre le silence universel. En ce moment, tous les êtres se reposaient ou s'amusaient ; moi seul, tel le démon par excellence, je portais mon enfer en moi... (p. 217)

La douceur innée de ma nature s'était muée en haine et en amertume. (p. 222)